

Nous habitons en Normandie, à Petit-Couronne exactement, ville située à coté de Rouen, où nos parents bretons nés en 1899 s'étaient exilés au début des années 30. Ils avaient quitté la Bretagne comme certains de leurs voisins, pour une vie meilleure, après proposition de représentants d'une usine de pétrole qui cherchaient du personnel.

Mon frère m'a signalé il y a longtemps que notre père s'occupait des espaces verts de l'usine ; il partait et rentrait à heures fixes contrairement au travail de la terre. Chacun était heureux de cette nouvelle vie ; les parents et leur 4 premiers enfants (nés en février 1923, mars 1924, octobre 1926 et novembre 1929). C'est à là fin août 1937 que je suis née, suivie par la dernière de la famille en février 1940.

Ils ne savaient pas que cette vie sereine et heureuse allait prendre fin quelques mois plus tard. Une de mes sœurs signalait que le maire se trouvait sur les marches de la mairie et criait : il faut partir, les Allemands arrivent : partez, partez...

Nous avons donc pris le chemin de l'exode direction Bretagne début juin 40. La mère de mon père habitait un petit bourg dans le Finistère.

Bien sûr, ce ne sont pas mes souvenirs mais je relate les paroles de mes aînés : Il fallait marcher et encore marcher, lorsque des avions approchaient tout le monde se jetait dans les fossés. La nuit idem parfois des paysans voulaient bien qu'on dorme dans des granges mais le plus souvent c'était dans les fossés. Heureusement, selon mon frère, le climat de mai juin nous était favorable. Et on a continué à marcher. C'était le 16 juin, nous nous sommes tous arrêtés à SEES dans le département de l'ORNE. Le curé s'est présenté et a déclaré qu'un repas chaud allait être servi dans la salle de la paroisse. Certains ont continué leur chemin. Ma famille, après discussion, a décidé qu'une petite pose nous serait bénéfique. C'est là que notre vie a basculé.

Le repas commence et tout à coup on entend des avions qui approchent, les sens sont en éveil et vian des bombes sont tombées sur le toit. Je vois un rideau de feu à 2 ou 3 mètres de moi. A ce moment ce n'est que cris, hurlements, bruits de chaises déplacées, etc.

Mes sœurs m'ont raconté la suite.

Les ambulanciers arrivent, se chargent des blessés, direction hôpital de Rennes. Devant ce que l'on appelait un massacre, ils ne cherchent pas à regrouper les familles, ils chargent d'abord les blessés les plus graves (ma mère et une de mes sœurs). C'est comme ça que je me suis retrouvée seule dans une salle entre deux personnes qui ont signalé à ma grande sœur qui me cherchait : "elle n'arrête pas de pleurer en disant "je veux ma maman" "je veux ma maman". Mon père étant tué comme d'autres, ma sœur aînée ne voulait pas le laisser, il a fallu l'emmener de force vers l'hôpital. Nous sommes rentrés fin septembre car il n'y avait pas de moyen de transport. Nouvelle organisation : ma sœur aînée a trouvé du travail ainsi que mon frère. Ma sœur de 16 ans s'occupait de la maison (les courses, les repas) et des blessées (ma mère et ma sœur de 11 ans), du bébé et de moi etc., etc.

Selon les aînés, moi qui étais une vraie pipelette je ne parlais plus et je ne savais plus marcher. Ma mère souffrait beaucoup et faisait très souvent des séjours à l'hôpital son état s'aggravant elle est décédée en mai 1942. Elle n'a donc jamais touché de pension de veuve de guerre. Les 3 derniers enfants ont été déclarés "pupilles de la nation" en 1941 et mon père victime civil de la guerre "mort pour la FRANCE".

Nous voilà 6 enfants orphelins et aucun majeur. Nos oncles et tantes des 2 cotés avaient également une famille nombreuse. Le conseil de famille a donc décidé, sûrement avec son accord, que notre tutrice serait notre grand-mère paternelle, la seule qui nous restait.

Le jeune frère de ma mère qui habitait la région parisienne, est venu nous chercher (4 personnes dont 3 enfants). L'aînée et mon frère qui travaillaient sont restés plusieurs mois pour "comme on dit : liquider les affaires courantes".

Nous voilà arrivées dans un petit bourg en Bretagne après un long parcours.

Notre grand-mère, une femme très gentille, ne parlait pas français mais elle a très vite appris. Je me rappelle que je faisais des cauchemars et que je pleurais, mais comme ma sœur était là, je me suis vite habituée.

Quand j'ai eu 6 ans, il a fallu aller à l'école ; je ne voulais pas lâcher ma sœur j'étais accrochée à elle "comme une moule à son rocher", alors je pleurais dans la cour de récréation. Je ne me rappelle pas si je réclamaï mes parents, je pense que je me disais que notre vie en Bretagne était temporaire, en effet sur mes cahiers et mes livres j'écrivais notre adresse de Petit-Couronne, ma sœur changeait la couverture et je recommençais. Il a fallu qu'elle se fâche en me disant : on n'y retournera jamais, maintenant c'est ici qu'on vit.

Notre sœur aînée et notre frère sont venus à leur tour en Bretagne et ont trouvé du travail dans un hôpital à plusieurs kilomètres d'où nous étions et comme les moyens de transports étaient réduits, on se voyait peu, si bien qu'on ne se reconnaissait plus.

En 1945, ma 2eme sœur s'est mariée et le couple est venu dans la région parisienne. La 4eme de la fratrie est venue plus tard les rejoindre et a trouvé du travail. Ma sœur aînée a quitté son travail à l'hôpital et est venue vivre avec nous chez grand-mère.

Elle était très gentille avec nous 2 mais on ne se connaissait plus. Alors je pleurais dans la cour de récréation (pas à la maison, ni dans la salle de classe) ; la maîtresse qui connaissait notre situation comme beaucoup de gens du bourg, me disait "pourquoi tu pleures" et je lui répondais : "j'ai mal aux pieds". Alors elle me faisait monter dans son studio et me frictionnait les pieds avec une crème. Et la vie a continué. Ma dernière sœur et moi avons obtenu une pension servie par le ministère des anciens combattants jusqu'à nos 19 ans, fin de nos études.

Nous avons grandi, chacun a suivi son chemin, pas très loin les uns des autres dans la région parisienne. Nous sommes restés très soudés. Entre nous, nous parlions très peu de ces événements, les aînés pour oublier et nous 2, les dernières, également. Actuellement, nous ne sommes plus que 3, les premiers sont décédés.

Ce qui me reste de ce drame :

- c'est l'absence des parents que j'ai ressentie sans arrêt tout au long de ma vie ; j'y pense très souvent ;

- le dévouement de nos 2 sœurs aînées envers nous ;

- le bruit des avions : je crois que c'est dans les années 60 que l'on entendait les avions à réaction. Dès que je percevais au loin le moindre son, j'arrêtais ce que je faisais retenant mon souffle jusqu'à ce que je n'entende plus rien.

L'été dernier, nous étions en famille en Vendée dans le jardin sous les arbres. Tout à coup, j'ai entendu au loin un bruit, que je pensais sorti de ma mémoire, mais non, des avions faisant un bruit terrible se sont approchés j'avais l'impression qu'ils restaient au-dessus de nous et que les bombes allaient tomber ; je me suis recroquevillée me disant "sous la table, sous la table" mais je ne pouvais pas bouger. Cela a duré un bon moment, ils devaient être en manœuvres.

Selon un naturopathe que je consulte régulièrement, tout cela est en moi jusqu'à la fin de mes jours et mes petits et grands troubles de santé que j'ai par moments y sont sûrement liés.

J'arrive à la fin de ma vie et je me dis que les années qui me restent à vivre sont plus courtes que celles vécues ; je rencontrerai donc avec joie mes parents là haut qui j'espère me reconnaîtront car ce ne sera pas moi.

**H. GALAND**